

Sewrin, Charles Augustin
Pierre, Paul et Jean

Sewrin et Ourry.

Pierre, Paul et Jean.

1821

PIERRE, PAUL ET JEAN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

PIÈCES PUBLIÉES CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

LES PLAIDEURS SANS PROCÈS, comédie en trois actes et en vers, par M. Étienne. Prix........................... 2 f. 50 c.

LES DEUX GENDRES, comédie en cinq actes et en vers, par le même; suivie du discours de réception de l'auteur à l'académie française, huitième édition. Prix............ 3 »

JOCONDE, ou LES COUREURS D'AVENTURES, opéra-comique en trois actes, neuvième édition. Prix...................... 2 »

LA MÈRE RIVALE, comédie en trois actes et en vers, par M. Casimir Bonjour. Prix............................ 50

LES DEUX CANDIDATS, ou UNE VEILLE D'ÉLECTIONS, comédie en trois actes et en prose, par M. Onésime Leroy. Prix.....

LE MÉFIANT, comédie en cinq actes et en vers, du même auteur. Prix.......................................

LA FEMME JUGE ET PARTIE, comédie en trois actes et en vers, d'après Montfleury, par le même auteur. Prix....... 2

MOLIÈRE ET LES DEUX THALIES, dialogue en vers, par M. Aimé Martin. Prix................................ 1

Sous presse.

L'INTRIGANTE, comédie en cinq actes et en vers, par M. Étienne, deuxième édition.

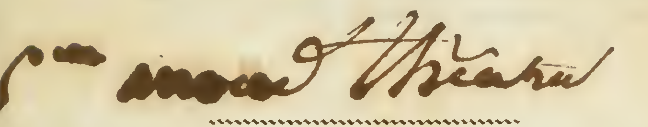
PIERRE, PAUL ET JEAN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

PAR MM. SEWRIN ET OURRY,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 novembre 1821.



PRIX : 1 FRANC 80 CENT.



A PARIS,

CHEZ AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, N° 6.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE BUISSON, cultivateur.	MM. FONTENAI.
PAUL BUISSON, fabricant de toiles peintes.	JOLI.
JEAN BUISSON, général français, homme d'une cinquantaine d'années, le front chauve, le port noble et martial.	GUILLEMAIN.
MARIE-JEANNE, femme de PIERRE BUISSON.	Mme BRAS.
TIENNETTE, sa fille.	Mlle PAULINE-GEOFFROY.
M. VERKADEC, riche propriétaire.	M. PITROT.
Mme VERKADEC, sa femme.	Mme GUILLEMAIN.
HENRI, leur fils, jeune homme de dix-sept ans, et amoureux de Tiennette.	Mlle CLARA.
BIBI, } Filles de Paul Buisson, et toutes quatre habillées de même, en petites bourgeoises de Quimper, avec des toiles peintes de leur fabrique.	Mlles HUBI.
MARIANNE,	JOSÉPHINE.
FIFINE,	LANGLOIS.
ALISON,	CHAPELLE.
THOMAS, vieux domestique.	M. LAURENT.
La musique des chasseurs bretons.	



La scène se passe en Bretagne, dans un village, à deux petites lieues de Quimper.

PIERRE, PAUL ET JEAN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, à droite du spectateur, une chaumière avec une grange; à gauche, les bâtimens d'une ferme, avec cette affiche sur la porte : *Petite Ferme à vendre;* dans le fond, une maison bourgeoise, dont tous les volets, peints en vert, sont fermés; on voit sur la porte cette affiche : *Jolie Maison bourgeoise à vendre.*

SCÈNE I.

TIENNETTE *seule, et filant avec un rouet devant la porte de la ferme.*

(Elle chante, en filant, une ancienne chanson connue sous le nom de *la Pastourelle du duc de Brabant.*)

En revenant de Nivelle,
Monté sur mon palefroi,
Rêvant à je ne sais quoi,
Rencontre une pastourelle.
Je l'aborde poliment,
Descendant de ma monture,
Et lui fais un compliment
Convenable à l'aventure;
Mais elle, d'un air mutin,
Me répond : « Que veut-il dire ?
« Passez vot' chemin, beau sire,
« Passez vot' chemin. »

SCÈNE II.

TIENNETTE, HENRI, *en petit habit de chasse, avec son fusil et sa gibecière.*

(Henri paraît dans le fond ; il aperçoit Tiennette qui file et chante, il s'arrête pour l'écouter; il s'avance sur la pointe des pieds, et, arrivé auprès de Tiennette, il lui dérobe un baiser tout à coup.)

TIENNETTE *jette un cri.*

Ah!... C'est bien mal à vous, monsieur, de prendre com'ça le monde en traître!

HENRI, *voulant lui baiser la main.*

Ma chère petite Tiennette!... Pardon!

TIENNETTE, *lui donnant un coup de quenouille sur les doigts.*

Laissez-moi, monsieur... Vous allez embrouiller mon fil... Finissez, ou j'vas vous dire comme la chanson :

« Passez vot' chemin, beau sire,
« Passez vot' chemin. »

HENRI.

Ah! vous m'aimez trop pour que cela s'adresse à moi.

TIENNETTE, *se levant.*

Je vous aime! Par exempe, n'ayez pas d'ces pensées-là, monsieur.... Vous savez fort bien que je n'dois pas vous aimer et que je n'vous aime pas du tout, du tout, du tout. C'est vrai ça... Si mon père vous entendait, il croirait que... Allez-vous en, monsieur Henri, j'vous en prie, on m'a défendu d'vous parler.

HENRI, *la regardant d'un air suppliant pour rester.*

Ma chère Tiennette!

TIENNETTE.

Mais, mon Dieu! quelle familiarité! Ma chère Tiennette!... Je n'suis pas vot' chère Tiennette, monsieur.... A la bonne heure, si j'devais vous épouser, j'vous appellerais aussi « mon cher Henri!... » Mais vous êtes ben sûr en

vous-même que je n'serai jamais vot' femme... La fille d'un fermier d'basse Bretagne n'épouse pas des messieux d'la ville.

HENRI.

Air : *Parmi les filles du canton.* (*De Joconde.*)

Ah ! revenez de cette erreur,
Et regardez-moi sans rien craindre ;
A la ville on est connaisseur,
Vous auriez grand tort de vous plaindre ;
Vos grâces, vos naissans attraits
Y recevraient un juste hommage :
De la ville on vient tout exprès
Pour chercher des fleurs au village.

TIENNETTE.

Tout cela est bel et beau, mais vos parens sont fiers, ils sont riches... Nous n'avons pas grand' chose, nous... Ainsi, allez-vous en, monsieur Henri, allez-vous en... Je crains toujours....

HENRI.

Oh ! n'ayez pas peur... (*Il tire du gibier de sa gibecière.*) Si votre père sait que je vous ai parlé, vous lui direz qu'en revenant de la chasse, et en passant par ici, je vous ai priée de lui remettre quelques pièces de gibier... Tenez, ces deux bécasses... (*Il les pose sur la chaise de Tiennette.*)

TIENNETTE.

Des bécasses!... quelle idée, par exempe!... Est-ce que nous mangeons des bécasses?... Monsieur Henri, reprenez vos... (*Elle entend quelqu'un.*) O mon dieu ! sauvez-vous, on nous surprendra encore ensemble, et puis je serai grondée.

HENRI.

Grondée! oh! en ce cas, je vous quitte. Adieu, adieu, ma bonne petite Tiennette...

(Il lui baise une main.)

Air : *Mon galoubet.*

Pensez à moi, (*bis.*)
Ma Tiennette, mon bien suprême !
Si quelqu'un, vous offrant sa foi,
Vous dit, dans son délire extrême,
Qu'on ne peut aimer plus qu'il n'aime !...
Pensez à moi ! (*bis.*)

(Il s'en va en courant.)

TIENNETTE, *de loin.*

Eh bien, monsieur Henri ?... Et vos bécasses ?... Allons, il n'm'écoute pas.

(Pierre Buisson, son père, entre au moment où elle tient encore les bécasses suspendues à sa main. Comme Tiennette se retourne, elle aperçoit tout à coup son père, et elle ne sait plus quelle contenance faire.)

SCÈNE III.

TIENNETTE, LE PÈRE BUISSON.

LE PÈRE BUISSON.

Eh bien !... qu'est-c'que c'est qu'ça ?

TIENNETTE, *embarrassée.*

Ça, mon père ?... C'est... c'est des bécasses que monsieur Henri, qui passait, m'a dit de vous donner... Il paraît qu'il a fait bonne chasse.

PIERRE BUISSON, *ironiquement.*

Oui... Il a fait bonne chasse.

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Je sais qu'il est not' voisin,
Qu'il possède un beau domaine,
Et que souvent dans la plaine
On l'aperçoit drès l' matin.
Mais j' crois que l' gibier qu'il guette
N'est qu'un' gentille fillette ;
Et sais-tu c' qui m'inquiète ?
C'est de voir que, par malheur,
Le gibier, dans cette terre,
Devient assez téméraire
Pour attendre le chasseur.

TIENNETTE.

Mon père, j'lui ai bien défendu de m'parler davantage.

PIERRE BUISSON.

Et c'est ce que tu peux faire de mieux; car monsieur Henri n'a pas du tout envie du mariage.

TIENNETTE.

C'est-à-dire, mon père... Je suis bien sûre qu'il le voudrait, lui; mais ce sont ses parens qui n'voudraient pas d'moi.

PIERRE BUISSON.

Et c'est tout simple... Monsieur Henri t'aime, parce que vous êtes du même âge, du même endrait, et que vous avez été élevés ici presqu'ensembe; mais monsieur et madame Verkadec doivent trouver mieux qu'toi pour leur fils.

TIENNETTE.

Mieux... pour la fortune... oui; mais du reste, j'ai bien aussi mon petit mérite. Demandez plutôt à monsieur Henri.

Air : *J'avais employé la douceur.*

Il s'y connaît, et bien souvent
Il m'a dit : « Ma chère Tiennette,
« Je préfèr' ton minois piquant
« A la beauté la plus parfaite.
« Pour mon bonheur, je trouve en toi
« Tout ce qui peut charmer et plaire. »

PIERRE BUISSON.

Ah! il t'a dit cela?

TIENNETTE.

Oui...

En conscience, était-ce à moi
De lui soutenir le contraire?

PIERRE BUISSON,

Tais-toi, car v'là ta mère qui n'badinerait pas là-dessus.

(Tiennette court se remettre à son rouet, et Pierre cache les bécasses dans sa poche.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE.

TIENNETTE ?... Tiennette ?... Eh bien ! qu'est-c'qu'elle fait, c'te p'tite fille ? Depuis une heure je la cherche.

PIERRE BUISSON.

Tu vois qu'elle est à son ouvrage.

MARIE-JEANNE.

Ah ! te v'là revenu, notre homme !... Eh bien ! qu'est-c'que t'a dit le notaire ?... A-t-il vu des acquéreurs ?... Je t'en préviens, s'il n'trouve pas d'not' petite ferme le prix qu'elle vaut, faudra aviser à un aut' moyen pour venir au secours de ton frère Paul.... Le pauv' diable ! quatre grandes filles bonnes à marier, et son état perdu !... V'là c'que c'est ! on travaille, on s'donne ben du mal, on livre à crédit, les fonds n'rentrent pas, faut payer les ouvriers..., et avec quoi ?... C'est com' ça pourtant que les plus honnêtes gens sont quelquefois exposés à.... Mais, Dieu merci, j'pense com' toi, notre homme... Nous l'tirerons de là... J'n'ons qu'un enfant, il en a quatre, il a plus besoin qu'nous... Eh bien, si je n'vendons pas la ferme, j'emprunterons dessus, et la maison de Paul Buisson, fabricant d'toiles peintes à Quimper, ne manquera pas, ou je n'm'appelle point Marie-Jeanne.

PIERRE BUISSON, *transporté.*

Embrasse-moi, ma brave femme !... Ah ! c'est d'bonne souche, ça !

MARIE-JEANNE.

Et j'm'en vante ! (*En se retournant, elle voit Tiennette qui s'essuie les yeux avec son tablier.*) Eh bien !... Qu'est-ce que tu as donc, toi ?

TIENNETTE, *le cœur gros.*

Rien, ma mère.

MARIE-JEANNE.

Tu t'essuies les yeux... c'est qu' tu pleures.

TIENNETTE.

Mais dam', aussi, c'est vous qui m' faites pleurer, ma mère... avec tout c' que vous dites là de mon pauvre oncle... Je suis bien malheureuse de n'être pas riche, vous verriez.

MARIE-JEANNE.

Et il faut pleurer pour ça, petite bête!

PIERRE BUISSON.

Ell' tient d' toi... elle a bon cœur.

MARIE-JEANNE, *avec effusion.*

Dis-donc, dis-donc, notre homme... Si j'vendons la ferme, est-c' que j'serons plus mal que j'n'étions il y a vingt-cinq ou trente ans?... Est-c' qu'il n' nous restera pas encore c'te grange et c'te chaumière où feu ton père nous a mariés... où j'étions si heureux?

PIERRE BUISSON, *contemplant la chaumière.*

Eh mon dieu, oui! C'est là-dedans qu'il nous a tous élevés, moi, mon frère Paul, et ce pauvre Jean!... qui est parti si jeune, et dont j' n'avons pus entendu parler... Tu n' l'as pas connu, toi, not' frère Jean.

MARIE-JEANNE.

O que si, que si!... J'étais ben petite; mais je l'vois encore avec sa veste rouge... ses cheveux blonds comme de l'or... et son gros cataugan... qui m' faisait rire!...

PIERRE BUISSON.

Qu'est-il devenu?

MARIE-JEANNE.

Ah !... il s'est passé tant d' choses de d'puis... Ne pensons plus à tout cela. Tiens, songeons à ceux qui restent, à ton frère Paul, qu'il faut d'abord tirer d'embarras.

PIERRE BUISSON.

T'as raison, c'est l' pus pressé.

MARIE-JEANNE.

I' m'vient une idée!... Monsieur et madame Verkadec, nos voisins, sont d'vieux richards qui ont des écus... Si j'leu' d'mandions d'nous prêter une somme par impotèque sur tous nos biens?

PIERRE BUISSON.

Dam', essaie; car, moi, je n'oserais pas.

TIENNETTE, *se levant.*

AIR : *De la blonde à la brune.*

Quelles craintes sont les vôtres?
On peut bien parler, je croi.

MARIE-JEANNE.

C'est vrai; parlant pour les autres,
On est pus z'hardi qu' pour soi.
Sur ce motif quand je m' fonde,
Rien n'est capab' de m' troubler;
Et, voulant servir à la ronde
Ceux qui craign' de parler,
Moi, je suis bon avocat,
Quand il y a queuq' débat,
Je me sens en état
De parler pour tout l'monde!

PIERRE BUISSON.

C'est qu'i' n'faudrait pas l'en défier.

MARIE-JEANNE.

Tiens, les v'là justement... Attends, attends, tu vas voir. Sois bien poli, notre homme, entends-tu?

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. ET Mme VERKADEC.

M. et Mme Verkadec, personnages grotesques, costumes du vieux temps; ils arrivent en se tenant par le bras. Mme Verkadec porte un grand ridicule et un parasol.

M. ET Mme VERKADEC.

ENSEMBLE.

Air : N° 1 *de l'Héritier de Paimpol.*

Le beau pays que la Bretagne !
C'est un air pur !... un ciel serein !
J'aime surtout à la campagne
La promenade du matin !

MARIE-JEANNE.

J'somm' vot' servante, monsieur et madame. — Tiennette, offrez donc votre chaise à madame Verkadec.

Mme VERKADEC.

Merci, merci, la bonne femme.

M. VERKADEC, *à Tiennette qui apporte sa chaise.*

Ne vous dérangez pas, ma petite, nous ne voulons pas nous asseoir.

Mme VERKADEC.

Nous marchons pour notre santé.

M. VERKADEC.

Savez-vous, la bonne femme, si quelqu'un s'est présenté pour acheter notre maison?

(Ils indiquent celle du fond.)

MARIE-JEANNE.

O mon dieu, personne... C'est comm' nous, not' ferme... à moins d'la donner pour rien, j' crois que nous serons forcés de la garder.

M. VERKADEC.

Ah!... mes amis, l'argent est rare.

MARIE-JEANNE.

Rare... pas pour tout le monde; et si monsieur le voulait bien, i' n' s'rait pas embarrassé de nous prêter là-dessus... dix mille francs.

Mme VERKADEC, *à son mari.*

(*Bas.*) Ne vous avisez pas de cela, entendez-vous?

MARIE-JEANNE

Quand on est riche, c'est si doux d' rendre service!

M. VERKADEC.

Riche! riche! Vous vous trompez, ma bonne amie, nous avons des charges, beaucoup de charges; demandez à ma femme; des non-valeurs, des rentes mal servies, des fermiers qui ne paient pas, la grêle, les orages, le diable! Madame est là pour vous le dire.

Mme VERKADEC.

C'est vrai.

PIERRE BUISSON.

Tout l' pays assure pourtant qu' vous êtes joliment à votre aise.

Mme VERKADEC.

Le pays... le pays ne sait ce qu'il dit. — Monsieur Verkadec, allons au labyrinthe.

PIERRE BUISSON, *à sa femme.*

T'as ben réussi, toi, avec tes politesses. (*Haut à M. Verkadec, et d'un air un peu piqué.*) J'vois, monsieur, qu' vous avez peur de compromettre vos fonds; vous avez tort; et j'suis ben sûr qu' monsieur vot' fils, s'il était à vot' place, ne se serait pas tant fait prier.

Mme VERKADEC, *se retournant vivement.*

Mon fils!... Je trouve bien singulier que vous mêliez mon fils dans une affaire pareille! Est-ce qu'il vous a jamais donné à penser qu'il eût d'autres sentimens que les nôtres?

PIERRE BUISSON.

Dam', madame, quand i' vient nous parler...

Mme VERKADEC.

Est-ce que mon fils vient vous parler?

PIERRE BUISSON.

Mais j'crois qu'il n'est point déshonoré pour ça.

M. VERKADEC.

Non, mon ami... mais chacun doit se tenir à sa place, et ce n'est point ici la sienne.

PIERRE BUISSON.

Ah!... en c' cas, dit'-lui vous-même qu'i' ne revienne pus rôder par devers cheux nous; et... tenez... rendez-lui ses bécasses... (*il les tire de sa poche*) qu'il a apportées encore à c' matin, là... à not' fille.

M. VERKADEC, *tenant les bécasses et regardant sa femme.*

Des bécasses!

Mme VERKADEC.

Cela n'est pas possible!

PIERRE BUISSON.

Non... (*Il va chercher Tiennette, et l'amène devant monsieur et madame Verkadec.*) Viens, toi... et parle, je te l'ordonne. Qu'est-c' qui est venu ici c' matin?

TIENNETTE, *déconcertée.*

Qui... qui .. mossieu Henri.

M. ET Mme VERKADEC.

Henri!

PIERRE BUISSON, *à sa fille.*

Après?

MARIE-JEANNE.

Oui, oui... Après? Dites tout, mam'selle.

TIENNETTE.

Eh bien, j'dirai tout, v'la tout:

Air : *de Préville.*

En travaillant, je chantais pour m' distraire,
Quand tout à coup je l'ai vu, ce matin,
Auprès de moi s' glisser avec mystère :
J' lui dis alors de passer son chemin. (*bis.*)
Il n'en fit rien, puisqu'il faut que j' l'avoue ;
Je l' croyais loin, mais le petit sournois
S'est avancé soudain en tapinois...
Il m'a donné deux baisers sur la joue...
Moi, j'li ai donné deux bons coups sur les doigts...

TOUS.

Deux baisers!... Après.

TIENNETTE.

Après, il m'a appelé sa chère Tiennette! Je lui ai dit que si c'était pour le mariage, à la bonne heure, mais que...

M. VERKADEC.

Le mariage!

Air : *Vaudeville de partie carrée.*

Un écolier, dans sa folle tendresse,
Parle déjà de s'unir sans retour!
Grâce aux écarts d'une aveugle jeunesse,
Les mœurs chez nous se perdent chaque jour.
J'ai pu jadis, dans mon humeur gaillarde,
A maint tendron conter quelques douceurs...
Mais l'épouser!... ah! je n'aurais eu garde...
Par respect pour les mœurs.

Mme VERKADEC.

Nous saurons bien empêcher de pareilles liaisons; et, aujourd'hui même, monsieur Henri partira pour Rennes.

TIENNETTE, *à part.*

Qu'entends-je?

MARIE-JEANNE.

De pareilles liaisons!..... Eh mon dieu, madame, il n'faut pas non pus avoir l'air de tant rabaisser le monde!

vous n'savez pas encore si j'voudrions d'vot' fils pour not' gendre.

Mme VERKADEC.

Là, là!... la bonne femme! vous oubliez...

MARIE-JEANNE, *s'emportant.*

La bonne femme n'est pas bonne du tout quand on la prend du mauvais côté.

Mme VERKADEC.

N°10 Air : *Savez-vous ben qu'à la parfin.* (*De la Dot.*)
Ah! c'est trop fort, en vérité!
Du respect sans crainte on s'écarte!

MARIE-JEANNE.

Tant pis pour qui s'croit maltraité!
Mais tout c'que j'pense... il faut qu'ça parte!

M. VERKADEC.

Respectez-nous,
Entendez-vous?

MARIE-JEANNE.

Jamais je ne m'arrête,
Un' fois qu'on m' mont' la tête.

PIERRE BUISSON.

Avec elle, il faut filer doux.

TIENNETTE, *à sa mère.*

Apaisez-vous!

Mme VERKADEC, *à son mari.*

Poursuivons notre promenade;
Que venions-nous chercher ici?
Pour deux mois je serai malade
De m'entendre traiter ainsi.

MARIE-JEANNE.

Oui, poursuivez vot' promenade,
Au lieu de nous traiter ainsi;
Dussiez-vous en dev'nir malade,
Vous n'auriez pas l' dernier ici.

M. VERKADEC, *à sa femme.*

Mais pourquoi donc vous compromettre ?
Pourquoi vous mettre
En courroux contre ces gens-là ?

PIERRE ET TIENNETTE, *à Marie-Jeanne.*

Ah ! calme, calme ta colère !
Ah ! calmez, calmez vot' colère !
Il ne faut pas, { Ma chère, / Ma mère, }
{ Te / Vous } chagriner de tout cela.

M. VERKADEC, *à sa femme.*

Madame, cette indignité
Est votre faute, en vérité !
Contre eux vous êtes en fureur :
Pourquoi leur faire tant d'honneur ?

MARIE-JEANNE.

Faut que je me retienne,
Car j'leux chanterais une antienne !...
Mais j'veux en ce moment,
J'veux m'expliquer tout doucement.

Mme VERKADEC.

Ah ! c'est trop fort, en vérité !
Du respect ainsi l'on s'écarte !
C'est vraiment une indignité !

MARIE-JEANNE.

Tant pis pour qui s'croit maltraité !
Mais tout c'que j'pense... il faut qu'ça parte ;
Et je dis tout' la vérité !

M. VERKADEC, *à sa femme ;* PIERRE et TIENNETTE *à Marie-Jeanne.*

Moins de vivacité. *(bis.)*

(M. et Mme Verkadec s'en vont.)

SCÈNE VI.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE, TIENNETTE.

(Tous trois sont atterrés de la scène qui vient d'avoir lieu.)

PIERRE BUISSON.

Eh bien ?

MARIE-JEANNE.

Ne m'en parle pas... j'en suis....

TIENNETTE.

Et moi donc?.... J'suis bien fâchée qu'vous vous soyez fâchés!... si j'avais su... je n'aurais rien dit du tout.

MARIE-JEANNE.

Ce qui est fait est fait.

PIERRE BUISSON.

Air : *Des Landes.*

Oui; mais, d'après c'te bisbille,
L'insentiel est que leur fils
N' vienn' pus accoster not' fille...
Puisqu'ils ont tant de mépris !

(A Tiennette.)

Et toi, ne sois pus si bonne,
Entends-tu, ma chère enfant.
S'il y revient, je t'ordonne
De m'avertir sur-le-champ.

TIENNETTE, *voyant venir Henri.*

En c' cas là,
Mon papa,
J'vous avertis que le v'là.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *accourant et parlant très-vite.*

Monsieur Buisson, monsieur Buisson!

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

Comment, c'est encore vous, monsieur !

HENRI, *très-vite.*

Oui, oui, je sais tout, j'ai tout entendu.... Mais c'est égal... Je viens vous dire que tout à l'heure, un général... je ne sais pas son nom... est arrivé dans le village... il a un bel habit, des épaulettes, et trois ou quatre croix.... il a rencontré mon père et ma mère, ils se sont salués; le général leur a dit qu'il venait pour voir des biens qui étaient à vendre dans le pays ; mon père a parlé aussitôt de sa maison, de cette maison là... (*il indique celle du fond*) ; mais comme ma mère est fâchée contre vous, on n'a point parlé de votre ferme, et je vous en avertis, afin que si vous avez toujours envie de la vendre, vous ne manquiez pas une si bonne occasion.... un général! ça paie bien!.... Adieu, monsieur Buisson, je me sauve; ne dites pas que c'est moi qui vous ai prévenus... Adieu, mademoiselle Tiennette.

TIENNETTE.

Adieu, monsieur Henri.

(Il s'en va en courant.)

SCÈNE VIII.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE, TIENNETTE.

TIENNETTE.

Ce bon jeune homme! convenez, ma mère, qu'il est bien serviable.

PIERRE BUISSON.

Oui, c'est une attention d'sa part.

MARIE-JEANNE.

Profitons toujours de l'avis, viens, Tiennette, viens ranger tout dans la ferme.

PIERRE BUISSON.

Oui, qu'ça puisse donner dans l'œil de ce général.... et moi, j' vas l'guetter pour le faire entrer.

(Marie-Jeanne et Tiennette rentrent.)

SCÈNE IX.

PIERRE BUISSON, LE GÉNÉRAL BUISSON, M. VERKADEC, UN VIEUX DOMESTIQUE PORTANT UN GROS TROUSSEAU DE CLEFS.

M. VERKADEC.

Par ici, mon général, par ici... (*au vieux domestique*) Thomas, ouvrez vite les portes, les fenêtres, les volets, ouvrez tout.

(Le vieux domestique ouvre la porte de la maison du fond ; il entre, et quelques instans après on le voit ouvrant les fenêtres et les volets du haut.)

PIERRE BUISSON, *à la vue du général, ôte son chapeau et dit à part.*

Il a une bonne physionomie.

LE GÉNÉRAL BUISSON *salue affectueusement Pierre et dit à part à M. Verkadec.*

Quel est cet homme ?

M. VERKADEC.

Oh ! c'est un petit laboureur de l'endroit... qu'on appelle Pierre Buisson.

LE GÉNÉRAL *fait un mouvement.*

Pierre !...

M. VERKADEC.

Oui, ne faites pas attention, mon général, et venez voir...

LE GÉNÉRAL.

J'aime ce pays !

M. VERKADEC.

Vous êtes donc décidé, général, à vous y fixer?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est mon projet.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Je crois que ce lieu solitaire
Aura pour moi bien des attraits;
C'est lorsque l'on a fait la guerre,
Qu'on sent tout le prix de la paix.
Contre un danger qui m'inquiète
Je dois d'ailleurs m'assurer un abri;
Car l'âge vient; c'est le seul ennemi
Qui nous oblige à la retraite.

M. VERKADEC.

Mon général... l'air est excellent dans ce pays, nous y avons deux centenaires, l'ancien bedeau et le maître d'école.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah!....le maître d'école vit encore....j'ai habité autrefois ces cantons... Tout est bien changé depuis trente-sept ans. Je n'y reconnais plus rien... ces maisons-là n'existaient pas.

M. VERKADEC.

Mon général, il n'y a que huit ans que la mienne est bâtie.

(Pendant cette scène, Pierre Buisson a pris un balai, et il époussete les toiles d'araignées du devant de sa maison : il est censé ne pas entendre tout ce que dit le général.)

LE GÉNÉRAL, *portant ses regards du côté de la ferme.*

Qu'est-ce que je vois sur cette porte ?...une affiche!... *(il lit.) Petite ferme à vendre.* Ah!.. vous ne m'aviez point parlé de cela, monsieur Verkadec.

M. VERKADEC, *bas au général.*

Oh! les plus mauvaises terres du pays.

PIERRE, *s'arrête, salue et dit.*

Oui, monsieur l'général; c'est aussi à vendre.

M. VERKADEC, *bas au général.*

Ça ne vous conviendrait pas.

PIERRE BUISSON.

Si monsieur le général veut la voir, la vue n'en coûte rien.

LE GÉNÉRAL.

Tout à l'heure, mon ami, je...

M. VERKADEC, *au général qu'il tire à part.*

Je ne vous conseille pas d'avoir des affaires d'intérêt avec ces gens là....

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que?...

M. VERKADEC.

Je vous conterai cela... *(haut)* donnez-vous la peine de passer, mon général.... je vais vous montrer ma maison, le jardin...

LE GÉNÉRAL, *machinalement, et jetant toujours les yeux sur Pierre.*

Combien a-t-il d'arpens?

M. VERKADEC.

Dix... traversés par une petite rivière où l'on pêche de la truite et du brochet. De plus je vous donnerai droit de chasse dans ma petite forêt.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur est chasseur?

M. VERKADEC.

Je m'en pique un peu.

AIR : *De l'Incognito.*

Ici je laisse aux amateurs vulgaires
Le sot plaisir de tuer un lapin.
Plus hardi qu'eux, moi, je ne poursuis guères
Que le renard, le sanglier, le daim. (*bis.*)
A mon ardeur, qu'aucun danger n'arrête,

Depuis vingt ans donnant un libre essor,
J'ai dans mes bois chassé la grosse bête...
Mais il en reste encor. (*ter.*)

LE GÉNÉRAL.

Je m'en rapporte à vous.... Allons voir votre propriété. *(Il passe devant Pierre Buisson, lui serre la main et lui dit)* : Je reviens dans un instant, mon brave homme.

(Il entre avec M. Verkadec dans la maison du fond.)

PIERRE BUISSON.

Mon brave homme!..et il m'a serré la main!..Oh! c'est un bon diabe, ce général-là, et je commence à espérer...

SCÈNE X.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE, *accourant une lettre à la main.*

Pierre, vois donc, vois donc vite, c'est une lettre de ton frère Paul de Quimper qu'on vient d'apporter.

PIERRE BUISSON, *regardant l'adresse.*

Oui, ma foi, c'est son écriture...oh! oh!.. est-ce que..
(Il l'ouvre et lit.)

« Frère, j'ai à te faire part d'un grand événement. At-
« tends-moi pour dîner, je t'amenerai mes quatre filles, et
« nous resterons chez toi, si tu veux nous donner à cou-
« cher. »

Ah! mon Dieu! est-ce qu'on l'aurait déjà mis à la porte de sa fabrique?

MARIE-JEANNE.

Un grand événement! l'imbécille! I' n'dit pas si c'est bon ou mauvais, s'il faut s'réjouir ou se désoler.

PIERRE BUISSON.

C'est vrai que c'est bien maladret d'sa part... Mais qu'importe après tout?... Ils seront toujours les bien venus.

MARIE-JEANNE.

Air : *De Marianne.*

Oui, vraiment, oui, queuqu' chos' qu'arrive,
Nous les recevrons de bon cœur.

PIERRE BUISSON.

Not' tendress' n'en s'ra que plus vive,
S'ils se trouvent dans le malheur.

MARIE-JEANNE.

De leur fortune,
Cent fois pour une
Leur amitié
Nous offrit la moitié.

PIERRE BUISSON.

A nos secours,
S'ils ont recours,
Pour eux nos bras
Ne se fermeront pas.

MARIE-JEANNE.

Faut s'entr'aider dans la nature,
Doit-on, com' tant d'gens d'aujourd'hui,
Ne donner la main qu'à celui
Qui descend de voiture ? (*ter.*)

PIERRE BUISSON.

Et puis, j'vons p'têtre lui trouver la somme dont il a besoin; car j'ai idée que je m'arrangerai avec ce mossieu l'général.

MARIE-JEANNE.

Tu crois ?

PIERRE BUISSON.

Oui, oui. Tais-toi, le v'là qui ressort.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, M. VERKADEC.

M. VERKADEC.

Mon général, je vais chez moi attendre votre réponse.
(Il s'en va.)

LE GÉNÉRAL, *s'avançant vers Pierre.*

Bonnes gens, je suis à vous maintenant.

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

Monseigneur!

LE GÉNÉRAL, *avec bonté.*

Oh! pas de monseigneur, je vous en prie.

PIERRE BUISSON.

Mossieu l'général, nous serions ben contens que vous fussiez notre acquéreux, parce que c'est du bon, tout est en plein rapport.

MARIE-JEANNE.

Grâce à notre homme, qui a ben travaillé pour ça!

PIERRE BUISSON.

Oh! oui, j'peux dire que c'est mon ouvrage, et que, si j'men défais, ce n'sera pas sans regret.

MARIE-JEANNE.

C'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Et pourquoi vous en défaites-vous?

MARIE-JEANNE.

Ah! monsieur l'général... c'est qu'voyez-vous, j'avons un frère....

PIERRE BUISSON.

Marie-Jeanne, ct'histoire-là ennuierait monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Non, non, mes amis, achevez.

PIERRE BUISSON.

Eh bien, monsieur l'général, nous avons un frère qu'a quatre enfans. Il est fabricant de toiles peintes à Quimper, ici tout près. Il a éprouvé par-ci, par-là, des faillites, si bien qu'son état court risque d'êt' perdu, et c'est pour l'empêcher d'manquer que nous voulons vendre...

LE GÉNÉRAL.

C'est bien, mes amis... Cette action-là vous portera bonheur. Je veux voir votre ferme, je veux la voir tout de suite, et nous serons bientôt d'accord.

PIERRE BUISSON.

Mossieur l'général, je suis à vos ordres.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *De Folie et raison.*

Votre amour pour un frère
Vous honore à mes yeux ;
A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.

PIERRE BUISSON.

Je crains que l'prix que j'en demande...

LE GÉNÉRAL.

Je calmerai votre frayeur.

PIERRE BUISSON.

Et puis la maison n'est pas grande...

LE GRNÉRAL.

Il faut peu de place au bonheur.

ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL.	PIERRE ET MARIE-JEANNE.
Votre amour pour un frère	A sauver notre frère
Vous honore à mes yeux ;	Nous bornons tous nos vœux ;
A ce marché, j'espère,	A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.	Nous gagnerons tous deux.

(Pierre conduit le général dans sa ferme.)

MARIE-JEANNE, *seule.*

Queu bon vent nous a amené ici ce monsieur-là! C'est qu'il n'a pas l'air du tout d'vouloir marchander... au contraire.

(On entend dans la coulisse du fond, à droite, des cris de joie, et ces mots :)

Hoë! hoë! ma tante! ma sœur!

MARIE-JEANNE, *étonnée*, *regarde.*

Qu'est-c'que j'entends?... Eh! Dieu m'pardonne, c'est Paul avec mes quatre nièces!

SCÈNE XII.

MARIE-JEANNE, PAUL BUISSON, VÊTU EN BON BOURGEOIS DE QUIMPER; BIBI, MARIANNE, FIFINE ET ALISON, SES QUATRE FILLES, TOUTES HABILLÉES DE MÊME EN TOILES PEINTES DE LEUR FABRIQUE. PAUL BUISSON A AUSSI UN GRAND GILET DE LA MÊME ÉTOFFE.

(Paul Buisson et ses quatre filles accourent, et viennent gaîment entourer Marie-Jeanne, qu'ils embrassent tour à tour.)

N° 16

AIR : *Les flic flac.*

Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Chère tante!
Que j'suis contente!

MARIE-JEANNE, *les embrassant l'une après l'autre.*

Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Chacune aura son tour.
Je n'comprends pas c'que ça veut dire;
Je vous croyais tous malheureux :
Loin qu'vous pleuriez, je vous vois rire...

BIBI.

Ma tante, ça n'vaut-il pas mieux?

MARIE-JEANNE.

Je suis tout' réjouie
De votre air satisfait;
Mais j's'rai ben plus ravie
Quand vous m' mettrez au fait.

PAUL.

Nous vous y mettrons, mais en attendant....

Tous reprennent, en l'embrassant de nouveau.

Eh bonjour, bonjour, bonjour,
Chère tante!
Que je suis contente!
Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Le bonheur a son tour!

MARIE-JEANNE.

Ah ça, vous avez donc gagné à la loterie?

PAUL.

Pas si bête!

MARIE-JEANNE.

Avez-vous trouvé un trésor?

PAUL.

A peu près.

BIBI.

Mais où est mon oncle?

MARIANNE.

Où est ma cousine?

BIBI.

Nous leur apportons tout plein d'choses.

Air : *Eh ma mère!*

A Tiennette je destine
Ce joli fichu d'couleur...

MARIANNE.

C'tablier pour ma cousine.

PAUL.

C'te robe est pour vous, ma sœur.
Le tout est d'bon teint, j'm'en pique;
Car je n'vous présente ici
Que des objets d'ma fabrique...
Et mes quatre fill' aussi.

MARIE-JEANNE.

Ben obligé de vos attentions, mais, me direz-vous...

PAUL, *étalant la robe en pièce.*

Admirez ce dessin là... Quel goût! hein?... C'est d'mon invention. J'en ai fourni déjà dix pièces pour l'département d'Ile-et-Vilaine.

MARIE-JEANNE.

Décidément, vot' fabrique n'est donc pas suspendue?

PAUL.

Suspendue !

BIBI.

Ben du contraire ! ça roule joliment maintenant !

MARIE-JEANNE.

Mais il y a queq' jours, vous étiez sur l'point....

BIBI.

Eh bien, oui, de mettre la clef sous la porte.

PAUL.

Et d'être coffré peut-être par-dessus l'marché; mais, tenez, ma sœur, il y a une providence pour les honnêtes gens.

BIBI.

Oh çà, oui, il y en a une !

PAUL.

Figurez-vous qu'samedi dernier... c'était samedi, n'est-ce pas, Bibi ?

BIBI.

Oui, mon papa... Le jour des paiemens, quoi! une fin d'mois, les billets échus et la caisse vide.

PAUL.

Elle sait tout cela, elle... c'est mon premier commis.

MARIE-JEANNE.

Eh bien ?

PAUL.

Eh bien, v'là que je reçois une lettre de monsieur chose...

BIBI.

De monsieur Lebon.

PAUL.

Notre juge de paix, qui m'invite à passer chez lui sur-le-champ... J'y vole avec Bibi.

AIR : *Vive une femme de tête.*

« Asseoyez-vous, m'dit c'brave homme,
Et signez c'te quittanc' là.
— Un' quittanc' !... et de quell' somme ?..
De vingt mill' francs que voilà.
— Par exemple, v'là qu'est unique !
Et d'où me vient cet argent ?
— D'un homm' qui, dans vot' fabrique,
Veut le placer util'ment.
Il sait qu'vous êt' dans la peine,
Mais sans l'avoir mérité ;
Qu'si vous éprouvez d'la gêne,
Vous avez d'la probité.
Il croit fair', d'après c' système,
D'son or un usage heureux. »
— Parbleu, me dis-je à moi-même,
Un frèr' n'agirait pas mieux.
J'profitons d'son obligeance,
Je sign', j'emport' le magot ;
J'pay' tout c'qu'était en souffrance :
V'là la barq' remise à flot.
Alors, courant d'un train d'poste,
Les chalands et les commis,
Chacun revient à son poste,
Et j'ai r'vu tous mes amis.

MARIE-JEANNE.

Cela n'est pas possible !... Il fallait donc nous écrire ça plus tôt.

PAUL.

Non, ma foi, nous nous faisions une fête de venir vous l'apprendre nous-mêmes.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PIERRE BUISSON.

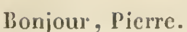
PIERRE, *accourant avec joie.*

FEMME, embrasse-moi... Eh! te v'là, mon frère!

LES QUATRE FILLES.

Bonjour, mon oncle.

PAUL, *lui serrant la main.*


Bonjour, Pierre.

BIBI.

Mais où est donc ma cousine Tiennette ?

PIERRE.

Elle est dans la salle basse... Allez, allez, elle sera bien contente de vous voir.

BIBI, *entraînant ses sœurs.*

Courons vite l'embrasser et lui faire nos petits présens.

(Elles entrent dans la ferme.)

SCÈNE XIV.

PIERRE, PAUL, MARIE-JEANNE, ENSUITE LE GÉNÉRAL.

PIERRE.

Ces pauvres enfans! Je v'nons de travailler pour elles... Femme, c'est une affaire faite, monsieur l'général est enchanté d'son inquisition; la ferme est vendue.

MARIE-JEANNE.

Vendue!

PIERRE.

Quarante mille francs... dont dix mille payés d'avance et comptant en bons papiers... Les v'là. (*Il montre un paquet de billets.*)

(Le général sort de la ferme, et écoute dans le fond la scène qui suit.)

PAUL, *avec inquiétude.*

Comment, frère, tu t'défais de ta ferme?

PIERRE, *le tirant à part.*

Oui... et prends c't acompte là, mon ami, prends.

PAUL.

Pourquoi faire ?

PIERRE.

Tu me l'demandes... Crois-tu que j'souffrirons qu'il y

ait un banqueroutier dans la famille? Non, non, morgué! prends ça, et va vite parer l'coup.

PAUL, *tout ému.*

Par exempe!... J'te r'mercie, frère, mais j'ai trouvé des fonds... plus qu'il n'm'en faut pour faire aller la machine.

PIERRE, *étonné.*

Oh! oh!

PAUL.

Va rendre à c'monsieur son argent, je n'veux pas que tu vendes ta ferme, un bien que tu as gagné à la sueur de ton front!

PIERRE.

Rendre... c'est bien aisé à dire.

PAUL.

Y a-t-il un écrit?

PIERRE.

Pas encore... mais ma parole...

PAUL.

Diable!

LE GÉNÉRAL *s'avance.*

Mes amis, j'ai tout vu, tout examiné dans le plus grand détail, et je suis content.

PAUL, *à Pierre et à Marie Jeanne.*

Si on pouvait lui faire entendre raison...

PIERRE, *à Marie-Jeanne.*

Va, toi qui parle pour tout le monde.

MARIE-JEANNE.

Essayons... (*haut.*) Mossieur l'général...

LE GÉNÉRAL.

Je sais, je sais... Soyez tranquille, je n'oublierai pas les épingles.

MARIE-JEANNE.

Mossieu l'géneral... vous êtes ben bon, mais... (*à Pierre et à Paul.*) Parlez, si vous voulez, moi, je n'oserai jamais.

PAUL, *d'un air déterminé.*

Monsieur le général...

LE GÉNÉRAL, *à Pierre.*

Quel est ce...

PIERRE.

C'est not' frère Paul, le fabricant de Quimper.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! fort bien. Je connais le motif pour lequel....

PAUL.

Oui, général, mais...

LE GÉNÉRAL.

Votre frère m'a tout dit. C'est son procédé pour vous qui m'a surtout décidé à conclure le marché.

PAUL.

Je conçois cela; cependant...

LE GÉNÉRAL.

Je m'en félicite d'autant plus que je traite ici avec de braves gens; j'habiterai ce pays, et nous nous verrons souvent, car je me regarde déjà comme un ami de la famille.

(Ils le saluent tous.)

PAUL.

Général, vous êtes trop honnête... (*à Pierre et à Marie-Jeanne.*) Ma foi, il est si poli, qu'il n'y a pas moyen d'lui dire un mot.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur Pierre, je m'invite à dîner chez vous, et nous passerons l'acte...

PIERRE.

J'ai fait avertir le notaire.

MARIE-JEANNE, *bas à Pierre.*

Il y tient.

LE GÉNÉRAL.

Je suppose bien que nous n'aurons aucune difficulté pour...

PAUL, *comme frappé d'une idée.*

Ah!... si fait!... un moment!... prenez garde! Nous avons un frère qui a sa portion sur ce côté-là. (*Il indique les bâtimens à droite.*)

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah!... est-ce que ces vieux bâtimens font aussi partie de la vente?

PIERRE, *vivement.*

Non, non, mossieu le général; Paul se trompe, ceci n'en est pas... Oh! pour un royaume je n'donnerions point c'te grange et c'te chaumière.

LE GÉNÉRAL.

J'en suis fâché pourtant... j'aurais fait abattre...

PIERRE.

Abattre!... L'ancienne maison de not' père! que j'conservons comme...

MARIE-JEANNE.

D'ailleurs, comme dit Paul, mossieur le général, il y a un troisième frère qui a sa portion là-dessus.

PIERRE.

Not' frère Jean, qui est parti...

PAUL.

Et que nous n'avons pas revu depuis plus de trente ans.

PIERRE.

Le notaire dit bien qu'il y a proscription, et qu'la loi est pour nous; mais c'est égal.

AIR : *Chantons l'amour et le plaisir.*

De c'te loi, comme de ben d'autres,
Assez d'gens sauront profiter;
Mais ce n's'ra ni nous, ni les nôtres,

Qui par ell' voudront hériter.
Moi, je sens bien qu'il en est une
Qui défend d'faire ainsi fortune...
Et cette loi des honnêt' gens
Ça n's'écrit pas, mais c'est là d'dans.

(Il indique son cœur.)

LE GÉNÉRAL.

Je n'insiste plus, mes amis; vous avez raison, si ce frère revenait un jour...

PIERRE.

Ah!... c'est fini, nous ne l'espérons plus... Ce pauvre Jean!...

(Ici Henri paraît, court à la fenêtre de la ferme, et frappe aux carreaux; ensuite il se sauve dans le fond, et se cache derrière des arbres.)

PIERRE.

Air : *de Monténéro.*

Ah! de revoir ce frère aimé
N'aurons-nous jamais l'avantage?

LE GÉNÉRAL.

Croyez qu'avec vous je partage
Le vœu que vous avez formé.
Mais patience,
Oui, patience!
Le ciel vous doit la récompense
Des vertus dont je suis témoin...
Le bonheur qu'on cherche bien loin
Est souvent plus près qu'on ne pense.

TIENNETTE, *sur la porte de la ferme.*

Mon papa, le notaire est arrivé.

LE GÉNÉRAL.

Allons, mes amis, allons dresser l'acte de vente.

TOUS *reprennent.*

Le bonheur qu'on cherche bien loin
Est souvent plus près qu'on ne pense.

(Ils rentrent tous dans la ferme. Tiennette reste la dernière; Henri, qui la guettait, accourt à elle, et la retient.)

SCÈNE XV.

TIENNETTE, HENRI.

HENRI.

Mademoiselle Tiennette!

TIENNETTE.

Que vous êtes imprudent, monsieur Henri! Si ma mère vous avait vu... et mes cousines qui étaient avec moi!

HENRI.

Ma chère Tiennette! vous me voyez au désespoir. Je suis perdu! j'en mourrai.

TIENNETTE.

Ah mon dieu! Que vous est-il donc arrivé?

HENRI.

Je viens d'avoir une explication avec mes parens... Ils ont traité les vôtres...! et devant moi! Cela m'a fait une peine!... Voyant cela, j'ai eu le courage de tout dire; je leur ai avoué que je vous aimais, et que je ne pourrais pas vivre sans vous... Ils se sont mis dans une colère... Si vous saviez... Mon père a fait venir le vieux Thomas, notre domestique, et l'a chargé de me conduire sur-le-champ à Rennes, chez un négociant de ses amis... De là je dois partir pour Paris : que sais-je ce qu'ils ont envie de faire de moi! Pendant que Thomas attelait le cheval au cabriolet je me suis échappé, j'ai couru bien vite par ici... Jugez s'il était essentiel pour moi de vous voir, de vous parler!

TIENNETTE.

Ah monsieur Henri! c'est moi qui suis cause de tout cela!

HENRI.

Promettez-moi de ne pas m'oublier... de m'écrire!... Ma chère Tiennette... promettez-le moi!

TIENNETTE.

N° 21 AIR : *Pauvre Riquet!* ou *Romance de Romagnési.*

Puis-je vous fair' cette promesse!
Quoi! vous partez...

HENRI.

Dans peu d'instans.
De la rigueur de mes parens
Console-moi par ta tendresse.

TIENNETTE, *à part.*

Combien mon cœur est attendri!
Je sens que sa peine
Est la mienne!...
Pauvre Henri! pauvre Henri!

(L'air est interrompu par celui qui suit. On entend des chants d'allégresse, qui partent tout à coup de l'intérieur de la ferme. Tiennette, surprise, s'arrête et écoute.)

Morceau chanté dans l'intérieur de la ferme par la famille Buisson, réunie.

N° 22 AIR : *De Joconde.*

Jour heureux!
Le ciel comble enfin nos vœux!
Ah! pour nous
Combien ce moment est doux!
— O mes amis! — O mon frère!
— Mon cher Paul! — Mon pauvre Pierre!
— Est-ce toi... toi que je revois encor?...
Quel moment! quelle ivresse! quel transport!

TIENNETTE, *étonnée.*

Qu'entends-je? Quels accens!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARIE-JEANNE, LE VIEUX DOMESTIQUE THOMAS.

MARIE-JEANNE, *entraînant Tiennette.*

Mon enfant, viens donc, ne perds pas de temps;
Viens prend' part au bonheur de tes parens!

TIENNETTE ET HENRI, *à part.*

Ah, quel chagrin!

MARIE-JEANNE.

Quelle ivresse!

LE VIEUX THOMAS, *accourant par le fond et prenant Henri par le bras.*

Mais, monsieur, le temps nous presse :
Tout est prêt; il faut partir à l'instant.
Venez donc, la voiture vous attend.

TIENNETTE.

Henri!

HENRI.

Tiennette!...

TOUS DEUX.

Ah, quels momens!

FIN DE L'AIR *de la Romance de Romagnési.*

ENSEMBLE.

HENRI *de loin,* ET TIENNETTE, *ensemble.*

Console-moi, par ta tendresse,
De la rigueur de mes parens.

MARIE-JEANNE, *entraînant sa fille dans la ferme.*

Viens partager notre allégresse
Et le bonheur de tes parens.

THOMAS, *entraînant Henri vers le côté droit.*

Il faut partir, le temps nous presse;
Obéissez à vos parens.

(Marie-Jeanne rentre dans la ferme avec sa fille; Henri s'en va avec Thomas par le fond à droite, et la toile baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre rustique, dont le fond ne s'étend pas au-delà du deuxième plan. On y voit un vieux fauteuil de tapisserie et des escabelles. Un portrait de vieillard est attaché à la muraille.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, toute LA FAMILLE BUISSON est en scène.

TABLEAU.

Le général est assis dans le grand fauteuil; il occupe le milieu du théâtre. A sa droite, Pierre et Marie sont assis sur des escabelles; à sa gauche est Paul avec une de ses filles : deux autres filles de Paul sont debout, appuyées sur le dos du fauteuil. La quatrième est assise par terre, un bras appuyé sur le genou du général, et de l'autre elle tient le chapeau de son oncle. Tiennette est debout, à l'extrémité droite, devant une petite table couverte de fleurs des champs, dont elle arrange un bouquet. Le général est censé achever le récit de ses aventures; tout le monde l'écoute en silence et avec un grand intérêt.

LE GÉNÉRAL.

Oui, mes amis, après cette journée fatale, je fus fait prisonnier, et envoyé à l'extrémité de l'Europe, dans un pays presque sauvage, j'y demeurai huit ans.

TOUS.

Huit ans!

PIERRE.

Et tu n'as pas pu nous donner de tes nouvelles?

LE GÉNÉRAL.

Toute communication était sévèrement interdite... J'ai beaucoup souffert; mais ni moi, ni mes compagnons d'infortune nous n'avons jamais désespéré.

N°22 Air : *Du Verre.*

Pendant qu'un espoir plein d'appas
Raffermissait notre courage,
Du récit de nos vieux combats
Nous amusions notre esclavage.
Calmes au milieu des déserts,
Écrivant gaîment nos mémoires,
Au souvenir d'un seul revers
Nous opposions trente victoires !

MARIE-JEANNE,

Un Français !... ça tire parti de tout.

LE GÉNÉRAL.

J'ai revu ma patrie !... et tous mes maux ont cessé. Mes blessures m'ont valu une retraite honorable ; j'ai acquis une fortune dont je n'ai point à rougir, et je viens finir ma carrière... où j'ai passé mon enfance.

N°23 Air : *Du Pot de fleurs.*

Jeune, on s'embarque, l'on voyage,
Et gaîment on brave le sort :
Plus tard, échappé du naufrage,
On aime à rentrer dans le port.
Assis à l'ombre d'un vieux hêtre,
Entouré de ses vieux amis,
On sent que le plus beau pays,
C'est le pays qui nous vit naître.

PIERRE.

C'est ici ! v'la la chaumière encore telle que tu l'as quittée.

PAUL.

Excepté qu'elle est bien plus vieille. Vous souvenez-vous, mon frère le général, que nous couchions tous dans la grange qui est là... à côté ? Comme nous faisions des culbutes sur les bottes de paille ! hein ?

PIERRE.

Et v'là l'vieux fauteuil de not' bon père. Le cher

homme! combien de fois assis... là... comme tu es, il nous a parlé de toi!

PAUL.

S'il vivait, serait-il heureux, de voir son fils en général!

LE GÉNÉRAL *jette ses regards vers le tableau attaché à la muraille.*

Mais c'est son portrait que j'aperçois! (*Il se lève.*)

PIERRE.

Eh! mon dieu, oui, c'est lui-même.

(Tout le monde se lève.)

TIENNETTE.

Mon oncle, voilà un bouquet d'fleurs des champs... que j' viens d'arranger pour vous.

LE GÉNÉRAL.

Grand merçi, ma chère petite nièce.... tu es bien aimable... tiens, va le placer sur ce cadre.

(Tiennette va attacher le bouquet au tableau.)

LE GÉNÉRAL.

Ah ça, mes amis, me voilà avec vous, point de façon, point de gêne, je veux que vous me traitiez comme.... comme votre frère.

PIERRE.

Oh dame! nous ne pourrons pas te traiter en grand seigneur, mais nous ferons d'not' mieux... Femme, songe au dîner d'abord.

MARIE-JEANNE.

Oui, oui, notre homme... sois tranquille. Où faudra-t-il mettre la table?

LE GÉNÉRAL.

Ici.

MARIE-JEANNE.

Oh! c'est bien petit, c'tendroit... nous n'serons point à notre aise.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, pourquoi pas dans la grange ?... elle est assez grande... je me souviens que c'étaient les ruines de l'ancien château... nous y prenions autrefois nos meilleurs repas.

PAUL.

C'est vrai ; ça nous rappellera not' jeune temps.

Air : *A nos goûts conformez-vous vite.* (*De Pantin.*)

Grâce au souvenir aimable
De tout c'dont nous fûm' témoins,
Nous allons à cette table
Avoir quarante ans de moins.

MARIE-JEANNE.

Je n'suis pas assez coquette
Pour vouloir arrêter l' temps ;
D'ailleurs aurais-j' ma Tiennette,
Si j'n'avais que mes vingt ans ?

LES TROIS FRÈRES.

Grâce au souvenir aimable, etc.

PIERRE.

Si le r'pas est vaille que vaille,
Par le cœur il s'ra servi ;
Et sur ce champ de bataille
Tu n'verras pas un enn'mi.

LES TROIS FRÈRES *réunis.*

Grâce au souvenir aimable, etc.

(Ils sortent tous, excepté Tiennette et le général.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, TIENNETTE.

LE GÉNÉRAL.

Reste... Tiennette... j'ai à te parler.

TIENNETTE.

Me voilà, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Dis-moi un peu ; tantôt, quand tu es venue m'embrasser... tu étais bien émue... tu pleurais, pourquoi cela ?

TIENNETTE, *confuse.*

Mon oncle... c'était le plaisir... de vous voir... la joie ..

LE GÉNÉRAL.

Oh ! la joie... L'amour n'est-il pas pour quelque chose dans tout cela ?

TIENNETTE.

Mon oncle, je vous assure...

LE GÉNÉRAL.

Cependant monsieur Henri m'a dit...

TIENNETTE.

Monsieur Henri vous a dit....

LE GÉNÉRAL.

Qu'il t'aimait... Et pourquoi en rougir ?

TIENNETTE.

Je ne rougis pas, mon oncle ; mais il est bon que vous sachiez tout... Si j'pleurais tantôt, ce n'était pas sans cause, monsieur Henri est parti pour Rennes.

LE GÉNÉRAL, *en confidence.*

Pas encore.

TIENNETTE.

Pas encore ! est-il possible ! ah que j'suis donc contente !

LE GÉNÉRAL.

J'ai fait prier monsieur Verkadec de suspendre ce départ, et de m'amener son fils.

TIENNETTE.

Oh ! il est brouillé avec mon père et ma mère ; il n'viendra pas.

LE GÉNÉRAL.

Il viendra....l'espoir de me vendre une maison dont il

a grande envie de se défaire le fera bientôt accourir. Eh parbleu !... regarde par cette fenêtre; n'est-ce pas lui qui vient par là-bas ?

TIENNETTE.

O mon dieu, oui... Je tremble, mon oncle, je n'veux pas rester, je...

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui, va-t-en... laisse-nous; et surtout ne dis encore à personne que je suis ton oncle.

TIENNETTE.

Bon, je comprends... Je vais sortir par ici pour ne pas les rencontrer.

(Elle sort par la droite. M. Verkadec et son fils entrent par la gauche.)

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, M. VERKADEC, EN HABIT DE VISITE; HENRI, EN FRAC NOIR, GILET BLANC, PANTALON ET BAS DE SOIE NOIRS.

M. VERKADEC.

GÉNÉRAL, je me rends à votre invitation.

LE GÉNÉRAL, *regardant Henri.*

Ah !... voilà votre fils.

M. VERKADEC.

Oui, général. (*A son fils.*) Saluez donc, monsieur. (*Au général.*) Ma foi, il allait monter en voiture au moment où j'ai reçu votre billet.

LE GÉNÉRAL.

Pardon, monsieur, si je vous reçois dans cette modeste demeure.

M. VERKADEC.

Général... je suis honteux pour vous... Si j'avais su que

vous dussiez rester quelques jours dans ce village, je vous aurais prié d'accepter un logement chez moi.

LE GÉNÉRAL.

Oh! je ne suis pas difficile : dans mes campagnes je n'ai pas toujours été aussi bien logé.

M. VERKADEC.

C'est que j'ai acheté, moi, un vieux château, célèbre en souvenirs magiques et chevaleresques; il a été bâti, je crois, dans le temps des Goths.

LE GÉNÉRAL.

Je vous en félicite.

M. VERKADEC.

Oui, j'ai voulu même que cet antique manoir conservât les noms du vieux temps.

Air : *Amour, hasard, ont fait plus d'un prodige.* (*Des Fiancés.*)

Auprès de la tour des Trophées
Vous auriez vu la tour des Preux,
Et, non loin de la tour des Fées,
La tour des Amans malheureux.
Ma femme tient à la tour des Folies;
Mais j'aurais pu, sans aucun embarras,
Vous installer dans la tour des Génies,
Que je n'habite pas.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes trop bon! Mais je vous demanderai la permission de faire ma cour à madame.

M. VERKADEC.

Ah! général... je gagerais que vous avez servi dans l'ancien temps.

LE GÉNÉRAL.

Mais... oui.

M. VERKADEC.

On voit cela... A vos manières... j'ai deviné tout de suite que vous étiez...

LE GÉNÉRAL.

J'ai été soldat.

M. VERKADEC.

Sol...

LE GÉNÉRAL.

Soldat... Dans les chasseurs bretons.

M. VERKADEC.

Ah! ah!... c'est le régiment qui est en garnison à Quimper.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment?... J'en suis charmé, j'y trouverai peut-être quelques anciens compagnons d'armes.

M. VERKADEC.

Et vous êtes devenu général!... c'est superbe! Nous avons eu les *Fabert*, les *Catinat*... qui ont fait comme vous.

LE GÉNÉRAL, *souriant.*

Et quelques autres... que vous ne nommez pas.

AIR : *Un chevalier.*

L'ancienne France eut Fabert, Catinat,
Dont les noms seuls valaient presqu'une armée;
Mais, de nos jours aussi, plus d'un soldat
Sur ses talens fonda sa renommée.
La gloire enfin, de tant d'exploits guerriers
Formant une immortelle chaîne,
Sur nos drapeaux peut flotter incertaine
Entre les vieux et les nouveaux lauriers.

M. VERKADEC.

Je ne dis pas non.

HENRI.

Si mon père avait voulu... à présent je serais peut-être officier.

M. VERKADEC.

Taisez-vous, monsieur mon fils.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! jeune homme... vous auriez du goût...

HENRI.

Oui, général... Je sais les mathématiques, le dessin...

LE GÉNÉRAL.

C'est quelque chose; mais, pour être des nôtres...

Air : *Une fille.*

Avez-vous fait avec fruit
Les études militaires ?
De nos manœuvres guerrières,
Jeune homme, êtes-vous instruit?

HENRI.

Il s'en faut que je connaisse
Ce bel art qui m'intéresse ;
Mais mon zèle et ma jeunesse
Répondent de mes progrès.
Eh! croyez-vous que je puisse
Demeurer long-temps novice
Dans un régiment français ?

M. VERKADEC.

Général... excusez... une jeune tête...

LE GÉNÉRAL.

Il me plaît, votre fils; et je serais charmé si, par le rang que j'occupe, je pouvais contribuer à sa fortune et à son avancement.

M. VERKADEC.

Général... (*A Henri.*) Remerciez donc, monsieur.

HENRI.

Ah!... je n'ai plus d'ambition depuis que je n'ai plus d'espoir de...

LE GÉNÉRAL.

Que dit-il?

M. VERKADEC.

Des folies... Une passion ridicule... pour une petite

villageoise... qui n'a rien... et que monsieur voudrait épouser!

HENRI.

Mon père...

M. VERKADEC.

Taisez-vous, monsieur... Il y a de quoi irriter des parens... aussi madame Verkadec est furieuse!...

LE GÉNÉRAL, *tirant à part M. Verkadec.*

Soyez tranquille, je me charge d'arranger cela. J'ai un parti... un excellent parti... à vous proposer pour votre fils.

M. VERKADEC.

En vérité, général... vous songeriez...

LE GÉNÉRAL.

Nous en reparlerons: je veux auparavant terminer pour la maison en question.

M. VERKADEC.

Général... nous n'aurons point de difficultés; je vous laisse le maître des conditions.

LE GÉNÉRAL.

En ce cas, faites-moi l'amitié de dîner avec moi... là... sans cérémonie... Amenez madame votre épouse, et nous signerons l'acte au dessert.

M. VERKADEC.

Ma foi, général, on n'est pas plus rond que vous en affaires. Je cours chercher madame Verkadec...

LE GÉNÉRAL.

Vous ferez un mauvais dîner; mais la franchise, la bonne humeur...

M. VERKADEC.

Oui, oui, la gaîté, la cordialité...

LE GÉNÉRAL, *bas à M. Verkadec.*

Laissez-moi votre fils, je serais bien aise de causer un peu avec lui.

M. VERKADEC.

Comment donc ! mais c'est beaucoup d'honneur !... Henri, restez avec monsieur le général, et tâchez de profiter de ses conseils. — Général, nous serons ici dans une petite demi-heure. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, HENRI.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, mon cher Henri... nous sommes donc amoureux?

HENRI.

Comment ne pas l'être de Tiennette?

LE GÉNÉRAL.

Amoureux... sérieusement?

HENRI.

Plus que vous ne pouvez l'imaginer!

LE GÉNÉRAL.

Il faut réfléchir pourtant. . Une petite villageoise... sans fortune...

HENRI.

Sans fortune!

Air : *Sol margine del rio.*

La dot de ma Tiennette
Est sa naïveté,
Son humeur peu coquette...
Et surtout sa bonté!...
Simple, douce, innocente,
Partout elle plaira;
Bien des beautés qu'on vante
N'ont pas ce trésor-là.

LE GÉNÉRAL.

Propos d'amoureux... Vous dites cela aujourd'hui, et dans six mois vous tiendrez un autre langage.

HENRI.

Jamais, mon général, jamais!

LE GÉNÉRAL.

J'en suis fâché... J'ai dans ce pays une nièce... fort jolie.

HENRI, *vivement.*

Est-ce que vous auriez eu le dessein...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je veux lui donner un mari, et franchement, j'avais jeté les yeux sur vous.

HENRI, *vivement.*

Sur moi! que dites-vous? ah! pardon, ne me la proposez pas, je serais forcé de vous refuser.

LE GÉNÉRAL.

Diable! refuser... Songez que je lui donne cent mille francs, que je suis son oncle, et que par mon crédit je peux...

HENRI.

Rien au monde ne pourrait me séduire, et je resterais garçon toute ma vie plutôt que d'épouser une autre femme que Tiennette.

LE GÉNÉRAL.

Embrasse-moi, mon cher Henri, tu seras mon neveu.

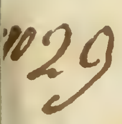
HENRI.

Monsieur, vous ne m'avez pas compris, j'ai dit que je refusais...

LE GÉNÉRAL.

Tu seras mon neveu, te dis-je. Va rejoindre tes parens, et reviens bien vite avec eux.

HENRI.



Air : *Du vaudeville du Jaloux malade.*

Ainsi contre nous tout conspire.

LE GÉNÉRAL.

De mon choix tu seras content.

HENRI.

Mais à quoi sert donc de vous dire...

LE GÉNÉRAL.

Surtout ne sois pas inconstant!
Ta future est jeune, elle est belle!

HENRI.

Quel sang-froid et quelle rigueur!

LE GÉNÉRAL.

Sois sûr qu'elle sera fidelle...

HENRI.

Il faut avoir bien du malheur!

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, PIERRE BUISSON, PÈRE DE TIENNETTE.

(Pierre Buisson regarde avec surprise Henri qui s'en va.)

LE GÉNÉRAL, *sur le devant de la scène.*

Ah! ah! le pauvre petit diable est désolé... Il est charmant, et Tiennette aura là un bon mari.

PIERRE BUISSON.

Frère, je viens te prévenir que la table est mise; quand tu voudras...

LE GÉNÉRAL.

Combien as-tu mis de couverts?

PIERRE BUISSON.

Neuf... toute la famille.

LE GÉNÉRAL.

Mets-en trois de plus, et dis à Tiennette qu'elle se pare de ses plus beaux atours.

PIERRE BUISSON.

Oh! c'est déjà fait, pour son oncle! elle est parée qu'all' n'serait pas pis le jour de ses noces. — Ah ça, mon frère, tu as donc engagé du monde?

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui. Devine qui?

PIERRE BUISSON.

Ma fine, je n'sais.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur et madame Verkadec, avec leur fils Henri.

PIERRE BUISSON.

Quelle idée!

LE GÉNÉRAL.

Laisse-moi faire, j'ai des raisons pour cela.

PIERRE BUISSON.

Mais ils n'voudront point dîner avec nous.

LE GÉNÉRAL.

C'est possible; mais ils voudront bien dîner avec moi.

PIERRE BUISSON.

Oh! toi, c'est différent... Mais nous avons eu encore à c'matin une querelle...

LE GÉNÉRAL.

Le dîner raccommodera tout cela.

PIERRE BUISSON.

En c'cas, j'n'ai pas d'rancune, moi... J'vais ben vite mettre leux couverts. — Dis-donc, frère... les voici déjà!

LE GÉNÉRAL.

Bon! fais entrer... et envoie-moi ta fille dans quelques instans.

PIERRE BUISSON.

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur et madame.

LE GÉNÉRAL.

Madame... permettez qu'un vieux militaire...

M. VERKADEC, *à Pierre.*

Laissez-nous, bonhomme... Nous avons à causer avec monsieur le général.

PIERRE BUISSON.

A votre aise, monsieur, à votre aise. (*A part*) S'il savait que l'général est le frère du bonhomme.

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, M. ET Mme VERKADEC, HENRI.

(Madame Verkadec est en grande toilette.)

LE GÉNÉRAL, *à madame Verkadec.*

Votre fils s'est acquitté de ma commission.

Mme VERKADEC.

Oui, général... Mais voyez le caprice des jeunes gens.. Monsieur, il n'y a qu'un instant, ne voulait point partir pour Rennes, maintenant il faut se fâcher pour le retenir, et nous avons eu beaucoup de peine à le ramener ici.

LE GÉNÉRAL, *souriant.*

Oh! je devine... L'offre que je lui ai faite...

M. VERKADEC.

Comment, général, vous avez eu la bonté...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je lui ai fait part du projet dont je vous ai parlé.. Je n'ai pas été heureux dans mes négociations, on m'a refusé.

M. VERKADEC.

Refusé!... Vous ne nous aviez rien dit de cela... Refuser un mariage auquel monsieur le général veut bien s'intéresser!

LE GÉNÉRAL.

J'en suis d'autant plus étonné que la jeune personne me touche de très-près... C'est moi qui la doterai... C'est ma nièce.

M. ET Mme VERKADEC.

Votre nièce, général!

Mme VERKADEC.

Nous nous réjouissons très-fort d'une alliance aussi honorable.

LE GÉNÉRAL.

Vous allez la voir!... ne l'intimidez pas trop.

Mme VERKADEC.

Oh! pouvez-vous penser....

LE GÉNÉRAL.

Elle est jeune... sans expérience...

M. VERKADEC.

Je suis sûr d'avance qu'elle est charmante.

Mme VERKADEC.

Je brûle du désir de l'embrasser!

M. VERKADEC.

Je voudrais déjà pouvoir l'appeler ma fille.

LE GÉNÉRAL.

Il ne tient qu'à vous de lui donner ce nom, la voici....

M. VERKADEC, *d'un air de contentement.*

Madame Verkadec!...

Mme VERKADEC.

Je suis enchantée!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TIENNETTE, DANS SES PLUS BEAUX ATOURS.

TIENNETTE.

Mon père m'a dit que vous me demandiez.

LE GÉNÉRAL *va la prendre par la main et la présente à monsieur et madame Verkadec.*

Avance, avance, ma chère amie.... n'aie pas peur.

Mme VERKADEC.

Que vois-je!

M. VERKADEC.

Mais c'est la fille du père Buisson.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien oui... ma nièce... que votre fils refuse.

HENRI, *vivement.*

J'accepte, général, j'accepte!

LE GÉNÉRAL.

La nièce du général Buisson.

TIENNETTE.

Mon oncle!

LE GÉNÉRAL.

Regardez-la... n'est-il pas vrai, madame, que votre bru est tout-à-fait jolie?

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

Ma Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts;
La fortune inconstante
Ne vaut pas ses attraits.

HENRI, *à ses parens.*

Oui, Tiennette est charmante.
Sans art et sans apprêts;
La fortune insconstante
Vaut-elle ses attraits?

M. ET Mme VERKADEC.

Oui, Tiennette est piquante,
Sans art et sans apprêts;
Mais une bonne rente
Doublerait ses attraits.

HENRI.

L'or n'a rien qui me tente;
Ma fortune est brillante...

LE GÉNÉRAL.

Pourtant à votre bien
Je joins moitié du mien.

M. ET Mme VERKADEC.

Moitié du vôtre ?

TOUS ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL ET HENRI.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts;
La fortune inconstante
Ne vaut pas ses attraits.

M. ET Mme VERKADEC.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts;
Mais une bonne rente
Va doubler ses attraits.

TIENNETTE, *au général.*

J' som' ben reconnaissante,
Mon oncle, d' vos bienfaits,
Et mon âme contente
N'les oublîra jamais.

LE GÉNÉRAL.

Ah!...eh bien, mon cher Henri, ne t'avais-je pas dit tantôt que tu serais mon neveu?

HENRI.

Monsieur...mon cher oncle!

(Il lui saute au cou.)

LE GÉNÉRAL, *à Henri.*

Embrasse ta future. (*à madame Verkadec.*) Maintenant vous allez diner avec toute ma famille. —Venez, madame, nous terminerons toutes les affaires à table, et vous verrez une salle de festin d'un nouveau genre.

Mme VERKADEC.

Nous serons bien... partout où vous serez!

LE GÉNÉRAL, *lui donne la main, ensuite il dit à Tiennette et à Henri.*

Passez devant, jeunes gens.... vous n'êtes pas encore mariés.

TIENNETTE, *gaîment et donnant la main à Henri.*

Ah! le bon petit oncle!

(Tous sortent par le côté droit, Paul entre par la gauche.)

SCÈNE VIII.

PAUL BUISSON.

Mon frère, mon frère ! Eh bien ? où est-il donc ? je le croyais encore ici.... et le dîner qui est tout prêt.... il ne s'attend pas à une surprise !.... la musique des chasseurs brétons qui vient de venir. Ils ont su l'arrivée de not' frère le général, et ils vont lui.... hein ?.... qu'est-ce que j'entends ?... (*en ce moment on entend une fanfare militaire.*) est-ce qu'on s'rait mis à table sans moi ? courons vite.

(Il sort en courant par le côté droit.)

SCENE IX ET DERNIÈRE.

Deux grands panneaux du fond de la chaumière s'ouvrent tout à coup, et laissent apercevoir une belle grange formée des ruines d'un ancien château, et au milieu de laquelle est dressée une grande table toute servie. Le fond de la grange est ouvert et donne sur la campagne. Des guirlandes de fleurs et de feuilles décorent cette salle à manger. La porte du fond est occupée par la musique des chasseurs bretons, qui exécutent des fanfares. Tous les convives sont à table : le général dans le milieu, Mme Verkadec à sa droite, Marie-Jeanne à sa gauche ; Tiennette près de Mme Verkadec ; Henri près de Marie-Jeanne ; le reste dans l'ordre naturel.

(Après la fanfare.)

PIERRE, *se levant le verre à la main.*

Mes enfans... à la santé de votre oncle l'général.

TOUS.

A la santé de { not' frère / notre oncle / monsieur } le général !

(Fanfares.)

LE GÉNÉRAL *se lève et vient sur le devant de la scène ; tout le monde quitte la table.*

(*à madame Verkadec.*) Convenez, madame, que je suis comblé par le sort. Quitte envers l'état, je n'ai point oublié que j'avais des parens... Je les revois; je les embrasse, je n'ai jamais été si heureux!

PAUL.

Mon frère, à présent je vois à qui j'ai l'obligation....

LE GÉNÉRAL.

Que veux-tu dire, mon pauvre Paul?

PAUL, *en confidence.*

Les vingt mille francs que le juge de paix de Quimper...

LE GÉNÉRAL.

Silence! n'en aurais-tu pas fait autant pour moi?

PAUL.

Oh, ça!...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, qu'as-tu à dire?.. Nous nous sommes retrouvés, mes amis, ne nous quittons plus.

AIR : *Il me faudra.* (*Vaudeville des Amazones.*)

Tous trois de front, jusqu'à la tombe,
Suivons toujours même chemin.
Si l'un de nous chancelle et tombe,
Les autres lui tendront la main.
Entre frères chaque fortune

Ne doit former qu'un seul trésor...
Qu'à l'un de nous le sort en enlève une,
Pour le braver il en a deux encor.

MARIE-JEANNE.

Vous ne nous en voulez plus, madame Verkadec?

PIERRE, *la retenant.*

Tais-toi donc, tout ça est oublié. La paix, not' femme! la pax!

VAUDEVILLE.

Air : *De Doche.*

MARIE-JEANNE.

Le désordre ne me plaît guère;
Mais je ris lorsque les méchans,
Les ingrats et les intrigans
Se font la guerre. (*bis.*)
Pendant qu'ils se lancent des traits,
Et que des troubles sont leurs fêtes,
I' faut s'dire entre gens honnêtes
Faisons la paix. (*bis.*)

CHŒUR.

La paix! la paix! la paix! la paix!

PIERRE.

Drès l'matin, quand vot' ménagère
Gronde, querelle et fait du bruit,
Quand tout l'long du jour ell' vous dit :
Faisons la guerre; (*bis.*)
A votre plac', moi, je rirais,
Et je la laiss'rais contredire.
Faut ben que l'soir ell' vienn' vous dire :
— Mon p'tit homme!...
Faisons la paix!

CHŒUR.

La paix! la paix! la paix! la paix!

HENRI.

Pour ravir à jeune bergère
Avec adresse un doux baiser
Qu'elle prétend nous refuser,
Faisons la guerre. (*bis.*)
Mais si ce baiser plein d'attraits
Lui cause une colère extrême,
Pour en obtenir un deuxième,
Faisons la paix. (*bis.*)

CHOEUR.

La paix! la paix! la paix! la paix!

LE GÉNÉRAL.

Si quelque ennemi téméraire
Troublait encore nos états,
Chacun crîrait : *Armons nos bras,*
Faisons la guerre! (*bis.*)
Mais pour qu'alors d'autres succès
Couronnent nos vieilles bannières,
Plus de discorde entre des frères,
Français, Français,
Faisons la paix.

CHOEUR.

La paix! la paix! la paix! la paix!

PAUL.

Je n'ai pas l'humeur très-guerrière;
Je sens pourtant au fond du cœur,
Quand on insulte à notre honneur,
Qu'il faut la guerre. (*bis.*)
Mais pour fair' fleurir à jamais
Au sein de not' belle patrie
Les arts, le commerc', l'industrie...
Il faut la paix! (*bis.*)

CHOEUR.

La paix! la paix! la paix! la paix!

TIENNETTE, *au public.*

On m'a dit que dans le parterre

L'indulgence, appui des talens,
Et la critiq' depuis long-temps
Se font la guerre. (*bis.*)
Entr'elles, pour nos intérêts,
Terminant cett' lutte fatale,
Que toutes les mains dans la salle
Signent la paix! (*bis.*)

CHOEUR.

La paix! la paix! la paix! la paix!

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.

Sewrin, Charles Augustin
Pierre, Paul et Jean